Document generated on 07/15/2025 8:03 p.m.

XYZ. La revue de la nouvelle

Lettre à un ancien amant

Sabica Senez

Number 84, Winter 2005

URI: https://id.erudit.org/iderudit/3270ac

See table of contents

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)
1923-0907 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Senez, S. (2005). Lettre à un ancien amant. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (84), 49–50.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 2005

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Lettre à un ancien amant
Sabica Senez

Mon cher petit,

Le chien des voisins est mort dimanche. Te souviens-tu de cette adorable bête ? Depuis quelque temps, depuis le printemps, elle ne venait plus me voir. Je croyais que l'odeur de vieillesse qui traîne sur moi la faisait fuir. Je me trompais. C'est sa propre sénilité et non la mienne qui l'empêchait de venir poser son menton velu sur mes genoux.

J'ai reçu hier ta lettre du 3 août. Tu m'écris ne plus vouloir écrire. Tu termines ta lettre sur ces mots durs à entendre et à lire. Tu me dis être épuisé, rompu, et que tes doigts, pourtant lisses et forts, te font mal.

Ce matin, j'ai posé tes feuilles dans le désordre sur la table de la cuisine. J'ai relu tes mots éparpillés près du pot de confiture et des miettes de pain. Je ne sais pourquoi, l'odeur des fraises sucrées et mes doigts mouillés de salive cueillant les derniers grains de mie ont rendu ta partition encore plus troublante.

Tu m'envoies cette lettre à moi, vieille écrivaine, et cries à la femme que je suis devenue que tes mots se fatiguent avec toi.

Tu me dis que tu ne veux plus écrire, ni à moi ni aux autres. Que cela ne rime à rien. Que personne ne s'est approché de toi depuis que tu as commencé à écrire.

Tu croyais que ce geste te lierait aux autres, aux exilés, aux inconnus, et vivais dans l'espoir que tes lecteurs, après avoir parcouru tes pages, s'avancent vers toi pour te dire qu'ils t'aiment. Tu dis t'être trompé. Évidemment. Si tu m'avais demandé comment trouver les autres, je t'aurais dit, moi, qu'ils ne se cachent pas derrière nos mots. Ou bien s'ils s'y cachent, ils y restent. Tu m'écris que désormais tu feras comme tout le monde : tu te tairas. Tes mains, plutôt, resteront muettes.

Tu écris à cette femme abîmée que je suis devenue que tu ne lui écriras plus. Que je dois renoncer aux phrases qui me transpercent le ventre et me grisent. Renoncer à jamais.

Et si je te suppliais de m'écrire jusqu'à ma mort ? Et si je te révélais que tes lettres sont la seule nourriture dont je me régale encore ?

Je me souviens de cet instant où nos chairs se sont rencontrées. C'était dans un autre temps. Dans un autre lit que le mien. J'étais trop vieille pour toi, mais je l'étais déjà moins. J'osais, avec peine tu le sais, te dévoiler mes hanches, mon ventre et mes seins. Tu disais m'aimer et je te répondais « malgré tout » et « tu es fou » en sachant que tu me contredirais. Je savais que cette liaison serait éphémère.

Tes lettres, depuis que tu es loin de moi, sont les seules mains qui me caressent encore. Quand je te lis, c'est ta langue qui m'affranchit.

Savais-tu que nul ne veut plus de ce corps ? Pas même moi.

Et toi ?

Quand tu m'as dit vouloir écrire et, comme moi, devenir écrivain, que t'ai-je répondu ? Que cela te mènerait peut-être plus loin que là où tu souhaitais aller. Je le sais, écrire fait mal parfois. Mais c'est une douleur moins amère que de rester immobile.

Si tu n'écris plus aux autres, écris-moi encore. Ou, si tu préfères, écris aux autres comme tu m'écrirais. Fais de ce vœu un cadeau qu'on offre à une enfant qui s'ennuie.

Si tu cesses de m'écrire, je vais croire que c'est l'odeur de la mort sur moi qui te fait fuir. Pense à ma peau comme tu la découvrais à chacune de nos rencontres. Pense à ma peau qui se tendait sous toi comme le vélin encore vierge.

Mon cher amant de jadis, dessine à l'encre la capitale d'où tu viens, et trace pour moi des mots torture et tendresse. Épelle et délie pour cette femme que même un vieux chien a désertée.

Écris-moi encore. S'il te plaît.